

Blanc, conduit par M. Farcot, accompagné de M. Tracelet, propriétaire de pigeons, quitte Paris le même jour. Le premier aérostat descend près de Cambrai; le second touche terre dans le Hainaut, en Belgique.

14 octobre. — Départ de deux aérostats. Le premier, le *Cavaignac*, emporte dans les airs M. de Kératry et deux voyageurs; il est conduit par M. Godard père. — Le second, le *Jean-Bart*, a pour aéronaute M. Albert Tissandier, pour passagers MM. Ranc et Ferrand.

16 octobre. — Le *Jules-Favre* s'élève à 7 h. 20 m. du matin de la gare d'Orléans. — Le *Lafayette*, à 9 h. 50 m., quitte la même localité.

18 octobre. — Le *Victor-Hugo* s'élève du jardin des Tuileries, à 11 h. 45 m.

19 octobre. — Départ de la *République-Universelle*.

22 octobre. — Ascension du *Garibaldi*.

25 octobre. — Départ du *Montgolfier*.

27 octobre. — Le *Vauban* quitte la gare d'Orléans à 9 h. du matin.

Le même jour, le ballon *la Bretagne*, conduit par M. Cuzon, avec MM. Vœrth, Hudin et Manceau, s'élevait à midi de la gare de la Villette. Il allait commencer, après les dix-sept premières ascensions exécutées avec tant de succès, la série des naufrages aériens pendant le siège de Paris. Cet aérostat s'éleva à midi de l'usine de la Villette; le vent le dirigeait vers le nord-ouest. Il n'y avait pas deux heures qu'il planait dans les airs, que l'aéronaute, M. Cuzon, eût la malencontreuse idée de tirer la corde de la soupape pour se rapprocher de terre et trouver un endroit favorable à la descente. La *Bretagne* descendit au milieu d'un camp prussien; elle fut saluée par une vive fusillade, et au moment où elle allait toucher le sol, M. Vœrth, bien contrairement aux règles de la solidarité aérostatique, sauta à terre, allégeant de son poids la nacelle du ballon, qui repartit dans les airs. M. Vœrth fut immédiatement saisi par les Allemands, qui le retinrent prisonnier malgré sa nationalité anglaise. Les trois autres voyageurs se seraient élevés à une grande hauteur, s'ils n'avaient eu la précaution d'ouvrir la soupape.

Voilà la *Bretagne* qui regagne encore une fois le niveau terrestre; MM. Hudin et Cuzon sautent ensemble de la nacelle, et l'infortuné M. Manceau, resté seul dans l'esquif aérien, est emporté avec une force vertigineuse dans les régions des nuages. Il s'élève à une hauteur considérable; le froid le saisit, le sang lui sort des oreilles. Il n'en a pas moins le sang-froid de tirer la corde de soupape: l'aérostat descend, s'approche d'une prairie; M. Manceau, entraîné par l'exemple de ses compagnons de voyage, s'élance de la nacelle; mais il a mal calculé sa hauteur, il tombe de quelques mètres de haut et se casse une jambe. Le lendemain, des soldats du 4^e uhlans s'emparent du voyageur, qui est tombé aux environs de Metz; malgré sa fracture, on le fait marcher à coups de crosse; on le conduit à Mayence, où on le jette dans un cachot, et le malheureux allait être fusillé, sans un contrat d'association qu'il avait en poche et qui prouvait qu'il était négociant français.

Le 29 octobre et le 2 novembre, les ballons *Colonel-Charras* et *Fulton* faisaient, dans d'heureuses conditions, le voyage de Paris en province; mais, le 4 novembre, le *Gahlee*, monté par MM. Husson et Antonin, atterrissait encore, près de Chartres, entre les mains des ennemis. Le 12 du même mois, le *Daguerre*, avec MM. Pierson et Nobécourt, descendait à Ferrières, au milieu d'un bataillon ennemi, qui s'empara de l'aérostat; au même moment, le *Niepee*, monté par MM. Pagano, Dagron, Fernique et Poisot, échappait miraculeusement à la captivité.

Plus tard, dans le courant du mois de décembre, la

Ville-de-Paris, montée par MM. Delamarne, Morel et Billebault, et le *Général-Chanzzy*, conduit par M. Verrecke, tombaient en Allemagne. Le premier fut fait prisonnier à Wertzlur, en Prusse, le second à Rottémbourg, en Bavière. Les voyageurs eurent à subir des humiliations, des mauvais traitements, une pénible captivité, mais, contrairement à ce qui a été imprimé, ils ne furent pas fusillés.

Les captures de la fin d'octobre et de novembre inquiétèrent sérieusement les administrateurs de la poste. Pour éviter le retour de semblables désastres, il fut décidé que les aérostats s'élèveraient au-dessus de la capitale assiégée pendant la nuit; on pensait ainsi que, grâce aux ténèbres, les voyageurs éviteraient les dangers de la surveillance prussienne; mais on oubliait que l'obscurité est un grand péril pour le navigateur aérien, qui peut, sans s'en douter, être poussé vers l'Océan par un vent violent dont il n'a pas les moyens de soupçonner l'intensité. Deux aéronautes allaient payer de leur vie ces tentatives de voyages nocturnes. D'autres ne devaient échapper que par miracle à une mort imminente.

NAUFRAGES AÉRIENS.

Le 18 novembre, le ballon *Général-Uhrich*, monté par MM. Lemoine et Thomas, partait, à 11 h. 15 m. du soir, de la gare du Nord. La nuit noire, sombre, donnait un aspect fantastique à la sphère aérienne, qui bondit dans l'espace, au milieu de l'émotion générale des assistants. L'aérostat resta toute la nuit dans l'air obscur, et, chose singulière, après ce long voyage, il descendit à Luzarches, dans le département de Seine-et-Oise. On peut supposer que le *Général-Uhrich*, ballotté par des contre-courants aériens, a suivi à différentes altitudes des directions opposées qui ne lui ont pas permis de s'éloigner davantage de la capitale investie.

Six jours après, MM. Rolier et Béziers s'élevaient de la gare du Nord, à minuit précis. Ces messieurs allaient entreprendre, à leur insu, la plus étonnante ascension que les annales aérostatiques aient jamais comptée, traversée merveilleuse du nord de la France, de la Belgique, de la Hollande, de la mer du Nord et d'une partie de la Norvège. Jamais Jules Verne ou Edgard Poë, qui excellent dans le récit des histoires fantastiques, n'ont pu rien rêver de semblable à ce voyage véridique, qui restera comme un grand sujet d'étonnement dans l'histoire des ballons. Après avoir sillonné l'espace ténébreux pendant toute une longue nuit d'hiver, M. Rolier et son compagnon de voyage atteignent enfin l'heure du lever du soleil. L'astre se lève au-dessus des nuages, qu'il éclaire de ses premiers rayons; il dissipe les vapeurs atmosphériques. Mais, ô stupéfaction! c'est l'immensité de l'Océan qui s'ouvre aux yeux des aéronautes! Leur boussole leur indique qu'ils marchent vers le nord; mais trouveront-ils jamais une terre hospitalière pour jeter leur ancre? Pendant huit heures consécutives, ces malheureux vont se trouver ainsi suspendus entre la vie et la mort, gelés de froid, regardant fixement la vaste étendue des flots. Tout à coup ils aperçoivent un navire, ils lui font des signaux; mais le vaisseau disparaît bientôt à l'horizon! La mer, toujours la mer, c'est le monotone panorama qui se déroule aux yeux des voyageurs; bientôt des nuages épais se forment autour de la nacelle, et la neige tombe à gros flocons. M. Rolier et son compagnon ne voient plus rien; ils s'abandonnent aux dernières et navrantes pensées qui précèdent la mort! Cependant le voyage continue, puis l'aérostat descend pour se rapprocher sans doute de l'immensité des flots. Il perce le massif de nuages. O miracle! il s'approche d'une montagne aux cimes escarpées, que recouvrent de grands massifs de neige. Il touche terre;